

Claire Montgobert

L'athée, le psychanalyste et le politique *

Je vous remercie pour votre invitation et pour la mise au travail qu'elle a suscitée à partir de ce titre qui s'est invité « L'athée, le psychanalyste et le politique », et qui a fait ouverture sur la question suivante : en quoi ces trois termes, croyance, certitude et conviction, peuvent-ils contribuer à interroger d'une part la position du psychanalyste dans sa pratique et d'autre part celle de la psychanalyse dans la cité ?

Concernant la croyance, c'est une phrase de Lacan qui a fait point de départ pour interroger la possibilité – ou pas – d'une non-croyance : « Peut-être l'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est à dire qui ne se contredit pas à tout bout de champ ¹. »

La question de la certitude a soulevé deux interrogations : 1. Qu'est-ce qui peut fonder une certitude ? 2. Le psychanalyste peut-il se fonder sur une certitude pour son acte ?

Il s'agira en conclusion d'interroger le passage de la certitude à la conviction, à partir de l'acte de Freud et de Lacan.

La croyance

Avec l'intitulé de ce séminaire : « Croyance, certitude et conviction », nous avons là trois termes qui, en visant les propositions ou les énoncés tenus pour vrais, mettent en jeu la question de la vérité. La difficulté, c'est que dans le langage courant – dans les dictionnaires aussi ! – ces termes se renvoient les uns aux autres, d'où la nécessité d'en préciser la signification.

Le terme de croyance, s'il appelle d'emblée la dimension de la vérité, convoque aussi celle du doute, dans une gradation allant du simple assentiment de l'esprit à la foi la plus assurée. La croyance se traduit par toute une série de modalités allant de l'opinion, ce qui peut inclure l'habitude ou la coutume, en passant par ce qu'on appelle le savoir rationnel ou la vérité scientifique, jusqu'à la foi, qu'on la nomme foi religieuse, idéologie ou conviction politique.

1. La croyance n'est pas le savoir

L'expérience a montré à Freud que l'essentiel n'est pas seulement de savoir, mais de croire ce que l'on sait. Lorsque Freud dévoile à Miss Lucy R. l'inclination refoulée à l'origine de ses symptômes, elle lui répond : « Je l'ignorais ou plutôt, je ne voulais pas le savoir, je voulais le chasser de mon esprit, ne plus jamais y penser et je crois y avoir réussi ces temps derniers. » Le texte est de 1885, on est au tout début de la psychanalyse et Freud commente ainsi : « Je n'ai jamais disposé d'une autre meilleure description de cet état singulier où le sujet sait tout sans savoir ². » Ce que le sujet sait, il ne le croit pas – c'est une expérience que chacun peut faire dans la cure analytique.

2. La croyance est l'effet de la parole

Pour Lacan, le sujet est pris dans les rets, les filets, du langage : en tant qu'il est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, il n'y a rien qui puisse garantir une signification le concernant. C'est pourquoi toute parole convoque l'Autre, le grand Autre comme garant. « [...] cet Autre, où non seulement *je peux*, mais où je ne peux pas faire autrement que de *m'établir*, chaque fois que quelque chose s'articule qui est du champ de la parole ³ ». L'Autre est invoqué, convoqué par le sujet comme lieu garant de la bonne foi et de la vérité, à chaque fois qu'il prend la parole... et même si c'est pour mentir.

Lorsqu'elle s'adresse à un semblable, à un petit autre, la parole vise autre chose derrière ce semblable, elle vise le grand Autre, que le sujet place dans la position absolue de garantir ce qu'il engage par cette parole. Lorsqu'il énonce « tu es mon maître » ou « tu es ma femme » à l'adresse d'un petit autre, son message lui revient sous une forme inversée, en le situant comme élève, comme époux, et en l'aliénant à ces signifiants.

Ce grand Autre institué par la parole n'est pas seulement le symbolique, ce que Lacan appelle « le trésor des signifiants ». C'est aussi l'Autre de la demande et du désir, du « *Che vuoi ?* – Que me veux-tu ? », qui se transforme (inversion du message) pour le sujet en « Que me veut-il ? ». Énigme du désir qui trouve sa solution dans le fantasme comme réponse à la volonté de jouissance que le sujet attribue à l'Autre.

3. La croyance est une des conditions de l'analyse

Comme tout dispositif de parole, la cure analytique institue le grand Autre. La règle fondamentale tient sa valeur de la croyance mise par l'analysant dans cette figure de l'Autre qu'est le sujet supposé savoir. Mais si le

sujet supposé savoir est là d'entrée, comme effet de la parole, cela ne suffit pas pour s'engager dans l'analyse. Il y faut autre chose, qui est plutôt de l'ordre de la foi, car s'y ajoute l'amour, c'est-à-dire le transfert comme amour qui s'adresse au savoir. Mais pas sans un partenaire qui refuse de répondre à la demande d'amour et de savoir, soit un partenaire qui ne se prend pas pour le sujet supposé savoir et qui offre un dispositif de parole où c'est la cause du désir – et non pas le savoir – qui est en position d'agent.

4. *L'hypothèse dieu est incluse dans la parole*

Cet Autre que convoque la parole, les humains lui ont donné le nom de Dieu. Lacan dans le *Séminaire XX* énonce ceci : « L'Autre, l'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le dieu – le dieur – le dire. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. *Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là [...] Il est impossible de dire quoi que ce soit sans aussitôt le faire subsister sous la forme de l'Autre* ⁴. » Dieu, comme lieu de la vérité, est la fonction à quoi nous attribuons le savoir et le jouir qui nous échappent, fonction qui serait supposée pouvoir répondre de la question du sens, de la jouissance, du sexe et de la mort.

Or, « le sujet supposé savoir dans l'analyse conjoint le dieu des philosophes et le dieu des prophètes ⁵ », c'est une distinction que Lacan reprend de Pascal. Le dieu des philosophes est le garant du savoir ; dans l'analyse, c'est le savoir qui se déchiffre, et pour les scientifiques, c'est celui qui garantit les règles. « Dieu ne joue pas aux dés », disait Einstein, et Descartes fonde son *cogito* sur un Dieu non trompeur qui ne peut pas vouloir que 2 et 2 ne fassent pas 4. C'est le dieu qui rend compte du sens, de ce que le monde est intelligible. L'autre face de dieu, le dieu des prophètes, est un dieu de désir, de volonté et de jouissance. C'est le dieu qui avait demandé à Abraham de lui sacrifier son fils, et qui l'avait choisi pour fonder son peuple.

5. *Tout le monde est religieux, même les athées, et Dieu est inconscient*

Qu'on dise croire ou non en dieu, on a affaire à cette place de l'Autre, ce qui amène Lacan à dire que « tout le monde est religieux, même les athées [...]. L'athéisme, c'est la maladie de la croyance en Dieu, croyance que Dieu n'intervient pas dans le monde. Dieu intervient tout le temps, par exemple sous la forme d'une femme ⁶ ». L'athée est celui qui croit qu'il ne croit pas. Il s'affirme athée tout en maintenant la croyance convoquée par la parole, par le *logos*. Et d'ailleurs Lacan se faisait fort de prouver à tout un

chacun qu'il y croyait : « Je mets au défi chacun d'entre vous que je ne lui prouve pas qu'il croit à l'existence de Dieu ⁷. »

C'est ce qui amène Lacan à énoncer que « la véritable formule de l'athéisme n'est pas que Dieu est mort [...] c'est que Dieu est inconscient ⁸ » : ce qui est appelé Dieu a ses racines dans la structure déterminée par le langage et l'inconscient ⁹. Et à cette place peuvent venir diverses figures : l'Autre, le sujet supposé savoir, Dieu, le Père, un chef, un idéal, une femme... On est loin de Freud qui pensait que les avancées du savoir scientifique permettraient à l'humanité de se passer du recours à dieu : l'athéisme freudien est celui des Lumières et de la croyance dans le progrès de l'humanité. Lacan est bien plus pessimiste.

6. Peut-on faire l'hypothèse d'un athéisme analytique ?

Pourtant, que l'analyse puisse produire un athée, c'est la conjecture de Lacan : « Peut-être l'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est à dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ ¹⁰ », mais il ne donne pas d'indications sur son « ne pas se contredire à tout bout de champ ».

À la fin de l'analyse, ce qui met un terme à la quête de la vérité, à la croyance dans le sujet supposé savoir, c'est la rencontre avec ce à quoi se réduit l'être et avec les effets de *lalangue*, ce savoir sans sujet, qui se manifeste dans le symptôme, le fantasme et la répétition. Cette expérience d'un impossible à dire, et dont il y a à prendre acte, s'accompagne de la chute du sujet supposé savoir. C'est cesser de croire qu'il existe une vérité ultime, un savoir qui donnerait le sens du symptôme et qui répondrait du manque sous ses trois formes : manque à savoir, manque à être et manque à jouir. C'est ce que Lacan formule avec « il n'y a pas d'Autre de l'Autre » : rien ne vient garantir l'Autre comme lieu de la vérité. La place est vide et la parole est sans garantie ¹¹. C'est un athéisme par rapport au dieu des philosophes, ce grand Autre supposé être le garant du savoir et de la vérité.

Mais qu'en est-il de l'autre face de dieu, le dieu de désir et de volonté de jouissance ? Colette Soler, dans son intervention aux journées « Psychanalyse et religion » de 2009, pose que « la psychanalyse par effet de structure met en question le sujet supposé savoir [le dieu des philosophes], mais la séduction du dieu qui veut [du dieu des prophètes] reste à la merci des options singulières ». Il paraît intéressant de rapprocher cela de ce que dit Lacan à la fin du *Séminaire XI* : « Concernant l'issue de l'analyse [...] après le repérage du sujet par rapport au *a*, l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion. Que devient alors celui qui a passé l'expérience de ce

rapport opaque à l'origine, à la pulsion ? Cela est au-delà de l'analyse et n'a jamais été abordé ¹² ».

Je propose de mettre en discussion l'hypothèse que cette expérience de la fin de l'analyse pourrait faire un sujet un peu plus averti de la fascination du sacrifice et de la jouissance qui s'y attache, un sujet qui n'y chercherait plus « le témoignage de la présence du désir de cet Autre que [Lacan] appelle le Dieu obscur ¹³ ». À partir de là, pour l'athée viable, ne pas se contredire à tout bout de champ, ce serait d'une part ne pas recouvrir la place vide avec du sens et d'autre part dévaloriser la jouissance en visant le réel par le « bien-dire ».

La certitude

7. Si l'analyse peut produire un athée viable, sur quoi l'analyste peut-il établir sa pratique ?

Freud considérait que le but de l'analyse didactique était accompli si elle apportait notamment au futur analyste « la ferme conviction de l'existence de l'inconscient ¹⁴ ». Si on assimile cette « ferme conviction » à une certitude, la question qui s'ensuit est la suivante : sur quoi se fonde cette certitude de l'analyste ?

8. Une question préalable : qu'est-ce qui permet de fonder une certitude ?

Avant d'aller plus loin, précisons ce que nous entendons par certitude : c'est une croyance qui exclut le doute. Il y a un modèle implicite de la certitude qui nous est donné par les disciplines scientifiques : la preuve, c'est qu'il suffit en général d'invoquer la scientificité d'une thèse pour qu'elle soit considérée comme légitime. Je vous renvoie par exemple aux récentes polémiques entre économistes dits « orthodoxes » et ceux dits « hétérodoxes », les premiers se prévalant de la scientificité de leurs méthodes. Alors, que peuvent nous enseigner les mathématiques et les sciences expérimentales sur ce qui peut fonder une certitude ?

Parce qu'elles reposent sur des démonstrations rigoureuses, les mathématiques apparaissent comme un domaine privilégié pour produire des énoncés vrais, c'est-à-dire relevant de la certitude. D'ailleurs, avec sa « méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences », Descartes avait pour objectif d'étendre la certitude mathématique à l'ensemble du savoir. Or, les développements de la logique et de l'informatique ont mis à mal l'idée d'une notion de certitude absolue en

mathématique. Kurt Gödel démontre en 1930 que « la certitude mathématique qu'on obtient en écrivant une preuve, même formelle, est atténuée par l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons d'être certains que le système que nous utilisons est non-contradictoire ¹⁵ » ; car, si le système est contradictoire, alors la démonstration formelle n'a aucun sens. En pratique, les mathématiciens se placent dans un système formel donné pour mener leur travail, précisent le cadre et, sauf exception, ne se préoccupent pas de l'incomplétude.

Pour les sciences expérimentales, le problème est celui du passage des énoncés singuliers que sont les résultats d'observation ou d'expérience à des énoncés universels ¹⁶. Un nombre aussi grand qu'il soit de cas conformes à une loi ne constitue pas une preuve que la loi s'appliquera à l'avenir. L'apport de Karl Popper au débat sur la validité des théories scientifiques a été de faire remarquer qu'on peut prouver qu'une théorie est fautive – c'est ce qu'on appelle falsifier une théorie –, mais qu'on ne peut jamais la confirmer expérimentalement de façon absolue. Par exemple, on peut observer un très grand nombre de cygnes blancs, cela n'établira pas expérimentalement que tous les cygnes sont blancs ; par contre, l'observation d'un seul cygne noir falsifie – réfute – la théorie selon laquelle tous les cygnes sont blancs ¹⁷.

9. Pas de certitudes qui valent pour tous, il n'y a que des certitudes singulières

Donc, ni les mathématiques ni la science ne peuvent garantir la vérité. La vérité n'est que partielle, limitée à un système formel en mathématiques, ou provisoire, dans l'attente de sa falsification, dans les sciences expérimentales. Reste ce qu'on appelle la certitude morale. Pour Thomas d'Aquin, le domaine du contingent – qui comprend en particulier les actions humaines – relève de la certitude morale, qui est fondée sur l'assentiment accordé à la plus grande ou à la très grande probabilité : « Dans les actes humains, sur lesquels les tribunaux se prononcent, et qui ne sont révélés que par des témoignages, il ne peut y avoir de certitude démonstrative car ces actes portent sur des choses contingentes et variables. Pour cette raison une certitude probable suffit, laquelle atteint la vérité dans la plupart des cas, même si, dans quelques-uns, elle s'en écarte ¹⁸. »

Avec Lacan, la psychanalyse apporte un éclairage différent sur la question. *La certitude va de pair avec l'inconnu de la signification, avec ce qui fait énigme*. Dans l'angoisse, la certitude est liée à l'approche de l'objet *a*, et Lacan précise que la seule certitude qui soit fondée est celle de l'angoisse, en tant que tout objet lui échappe ¹⁹. Concernant la psychose, dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »,

Lacan définit la certitude comme signification de signification : « Il s'agit en fait d'un effet du signifiant, pour autant que son degré de certitude [...] prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente à la place de la signification ²⁰ ». C'est l'exemple de l'intuition délirante à propos de la voiture rouge rencontrée dans la rue qui prend une valeur de signifiant et qui fait signe que cela veut dire quelque chose concernant le sujet ²¹.

La certitude a donc rapport avec l'énigme. C'est le cas de Descartes qui pose la question de l'existence – plus précisément la question *essentielle* ²² – et qui aboutit à la certitude du *cogito*. Lacan dit que « cette certitude, à la chercher dans son véritable fondement, s'avère pour ce qu'elle est, un déplacement, une certitude seconde par rapport à la certitude de l'angoisse ²³ ».

Dans le même ordre, la certitude de l'acte, qu'il soit analytique, politique, artistique ou autre, va avec l'inconnu de sa signification. L'acte, tel que le définit Lacan dans son séminaire, a toujours une valeur signifiante, et il prend sa valeur dans l'après-coup. Là est la certitude de l'acte. C'est une certitude singulière, propre au sujet, c'est le « on le sait soi ²⁴ ».

10. C'est la certitude issue de son acte qui soutient la démarche de Freud

Dans le *Séminaire XI*, Lacan revient plusieurs fois sur la certitude de Freud. La certitude de Freud, c'est qu'il y a là une pensée inconsciente qui se manifeste et que ça pense. « Freud place sa certitude, *Gewissheit*, dans la seule constellation des signifiants tels qu'ils résultent du récit, du commentaire, de l'association, peu importe la rétractation ²⁵. » Freud assure sa certitude à partir de sa découverte des manifestations de l'inconscient, mais sa certitude, il la tient de son désir. « Freud s'avance, nous dit Lacan, soutenu par un certain rapport à son désir et par ce qui est son acte, à savoir la constitution de la psychanalyse ²⁶ », et par là « se fait le progrès où il nous change le monde ²⁷ ».

La conviction

11. De la certitude à la conviction

Si c'est sa certitude qui a permis à Freud de s'avancer, il a fallu qu'il lutte pour faire reconnaître ses découvertes, d'abord à Vienne, puis bien au-delà. C'est sa certitude qui l'a soutenu tant dans son élaboration théorique que pour que la psychanalyse se répande dans le monde. De même, Lacan a dû lutter pour faire valoir les implications de son retour à Freud et des élaborations qui ont suivi, dans la pratique analytique et dans la

formation des analystes. C'est de la politique de la psychanalyse qu'il est question.

Si la certitude est plutôt de l'ordre de l'intime, la conviction ²⁸, elle, se manifeste. Elle doit sans doute cela à son sens premier, qui était de prouver la culpabilité de quelqu'un et dont nous gardons encore l'expression « pièce à conviction ». Convaincre vient de *convincere*, « convaincre, dénoncer, démontrer victorieusement, prouver ». Convaincre, c'est, en termes juridiques, administrer à quelqu'un la preuve irréfutable de son crime, de son délit, et par extension amener quelqu'un, par des preuves ou par un raisonnement irréfutable, à admettre quelque chose comme vrai ou comme nécessaire ²⁹.

Tant Freud que Lacan ne se sont pas avancés seuls, leur conviction s'est manifestée, notamment dans leur enseignement, ce qui a fait que d'autres les ont suivis. Cela ne s'est pas fait sans difficultés et sans luttes – l'histoire de la psychanalyse en témoigne –, y compris contre certains de ceux qui les suivaient.


12. La question de la politique


La question que je pose est celle des manifestations contemporaines de la conviction analytique, c'est-à-dire de la conviction comme manifestation de la certitude issue de l'acte.


Posons d'emblée la question de la conviction dans les cures : il ne s'agit pas pour l'analyste de convaincre, là n'est pas sa place, il n'est ni un maître ni un rééducateur. Pour l'analyste, la question de la conviction me semble se poser en dehors des cures, et plus particulièrement dans la façon dont il répond de son action dans la cité, face au social de son époque. C'est une réponse politique à produire pour chacun, du côté de ce « travailleur décidé » que Lacan appelait à le suivre dans « L'Acte de fondation de l'École freudienne de Paris ». La place de la psychanalyse a beaucoup changé depuis l'époque de Lacan et de la réponse des analystes dépend qu'il y ait des chances que « l'analyse continue à faire prime sur le marché ³⁰ ».


Ce qui ouvre à de nouvelles questions... sur la place de la psychanalyse aujourd'hui et sur les réponses à produire par les psychanalystes.


Mots-clés : athéisme, Dieu, certitude, conviction.

* Intervention au séminaire Champ lacanien « Croyance, certitude, conviction », à Paris le 26 janvier 2017.

1. J. Lacan, « Yale University, entretien avec les étudiants », Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines, *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 32-37.


2. S. Freud, 1895, « Miss Lucy R... », dans *Études sur l'hystérie*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, 13^e éd. 1996, p. 91.


3. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 18 janvier 1967.


4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44-45.

5. C. Soler, « L'exit de Dieu, ou pire », *Revue Champ lacanien*, n° 8, mars 2010, p. 25.


6. J. Lacan, « Yale University, entretien avec les étudiants », art. cit.


7. Cité dans *Le Monde*, 23 janvier 1987.


8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1992, p. 58.


9. S. Rabinovitch, « Penser l'athéisme dans la psychanalyse », *Mensuel*, n° 45, Paris, EPFCL, octobre 2009, p. 55-65.


10. J. Lacan, « Yale University, entretien avec les étudiants », art. cit.

11. S. Rabinovitch, « Penser l'athéisme dans la psychanalyse », art. cit., p. 59 : « Une bonne part des institutions humaines vise à faire consister cette fiction, cet Autre de l'Autre, garantie de la parole et de la loi. »


12. J. Lacan, 1964, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 246.

13. *Ibid.*, p. 247.

14. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, Presses universitaires de France, 1985, 4^e édition, mars 1995, p. 264 : « Sa tâche [de l'analyse didactique] est accomplie si elle apporte à l'apprenti la ferme conviction de l'existence de l'inconscient, si elle lui procure lors de l'émergence du refoulé des perceptions de soi habituellement non dignes de foi et si, grâce à un premier échantillon, elle lui indique la technique qui est la seule à avoir fait ses preuves dans l'activité analytique. Cela seul ne suffirait pas à instruire, mais on escompte que les incitations contenues dans l'analyse personnelle ne prendront pas fin avec l'arrêt de celle-ci [...]. »

15. J.-P. Delahaye, « Démonstrations et certitude en mathématiques », *Pour la science, Les Chemins de la logique*, dossier n° 49, octobre-décembre 2005, p. 38-43.

Par ailleurs, l'usage des ordinateurs pour démontrer des résultats mathématiques (logiciels assistants de preuve, utilisation de preuves probabilistes) vient perturber l'idéal de démonstration formelle conforme au modèle axiomatique défendu par les Grecs et adopté universellement depuis par tous les mathématiciens.

16. Les énoncés scientifiques se présentent sous la forme d'énoncés universels, c'est-à-dire sous celle d'énoncés qui portent sur la totalité des événements d'un type particulier, en tous lieux et en tous temps. Par exemple : « Les planètes tournent selon des ellipses autour du Soleil » ; « Lorsqu'on chauffe un métal il se dilate ». Or les énoncés d'observation dont nous disposons sont toujours singuliers. Par exemple : « Le 1^{er} janvier 1975, à minuit, Mars était visible dans le ciel en telle position. » Source : *Encyclopædia universalis*.

17. ↑ Le falsificationnisme de Karl Popper a été contesté de plusieurs manières. D'une part, s'il est indéniable qu'un seul énoncé d'observation tenu pour vrai peut établir la fausseté d'un énoncé universel, une telle réfutation suppose de disposer d'énoncés d'observation parfaitement sûrs, ce qui, en fait, n'arrive jamais. Tous les énoncés d'observation dépendent d'une théorie et sont faillibles. D'autre part, un fait historique est embarrassant pour le falsificationnisme : des théories scientifiques d'une immense portée, comme celle de Newton, n'auraient jamais pu se développer si les savants y avaient renoncé sous prétexte qu'elles étaient réfutées par les comptes rendus d'observation acceptés à l'époque de leur naissance. Source : *Encyclopædia universalis*.

18. ↑ Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa, IIae, question 70, article 2, cité dans *Encyclopédie philosophique universelle*, vol. II, *Les Notions philosophiques*, Dictionnaire, publié sous la direction d'André Jacob, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 295.

19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 253.

20. ↑ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 538.

21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 17.

22. ↑ La philosophie essentialiste suppose l'existence d'une essence précédant l'existence. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 252 : « La certitude qui s'attache à ce que j'appellerai la preuve essentialiste, celle qui n'est pas que dans saint Anselme, car vous la retrouvez aussi bien dans Descartes, celle qui tend à se fonder sur la perfection objective de l'Idée pour y fonder l'existence de celle-ci, cette certitude [...] si elle se maintient malgré toute la critique, si nous sommes toujours portés par quelque biais d'y revenir, c'est qu'elle est l'ombre d'une autre certitude, et cette certitude [...] c'est celle de l'angoisse. »

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 253.

24. ↑ J. Lacan, 1976, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

25. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 45.

26. ↑ *Ibid.*, p. 48.

27. ↑ *Ibid.*, p. 37.

28. ↑ La conviction est définie comme le sentiment que l'on a de la vérité d'un fait ou de la justesse d'une opinion, d'un principe (source : <http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/conviction>). La certitude morale de Thomas d'Aquin est de cet ordre.

29. ↑ Source : <http://www.cnrtl.fr/définition/convaincre>

30. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 310.